

Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



Bouillante L'histoire et les hommes

Gérard Lafleur

Number 53-54, 3e trimestre–4e trimestre 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1043875ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1043875ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lafleur, G. (1982). Bouillante : l'histoire et les hommes. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (53-54), 35–47. <https://doi.org/10.7202/1043875ar>

BOUILLANTE :

L'histoire et les hommes

par

Gérard LAFLEUR

Bouillante, commune rurale de 43,24 km², comptait 6 497 habitants au dernier recensement, en diminution de 353 unités depuis l'avant-dernier recensement (1964). Elle est limitrophe de Petit-Bourg à l'est, Pointe-Noire au nord et Vieux-Habitants au sud. Vieux-Habitants avec laquelle elle partage l'ancienneté de sa fondation, ce qui est peu connu, la commune voisine ayant eu la chance d'avoir son historien en la personne du célèbre Père *Duterre*, et la relative importance de sa communauté éclipsant le quartier de Bouillante.

Pourtant, le Père *Breton*, dans ses « Relations », cite l'*Islet à Goyaves* en 1638, attestant ainsi, 3 ans après le débarquement des premiers colons à la *Pointe Allègre*, de la présence d'une communauté sur le site de *Bouillante*, communauté réclamant un prêtre pour le réconfort des malades.

Ses limites naturelles semblent s'être imposées dès les débuts, car, le premier recensement effectué pour la Guadeloupe, (celui de 1664), délimite déjà ce quartier de l'Anse à la Barque à la Rivière Colas.

Islet à Goyaves, nom du quartier pendant tout le XVII^e siècle et une partie du XVIII^e, est peu à peu remplacé par *Fontaines Bouillantes* au XVIII^e puis *Bouillante* pour l'époque moderne, ceci pour les autorités civiles, et *Quartier Saint-Louis* pour les autorités ecclésiastiques.

Les trois anciens noms figurent sur la carte du Père *Duterre*, dressée du temps où il était curé à Vieux-Habitants, en 1640-42 et où il s'intéressait aux sources d'eau chaude. Sources nombreuses dans tout le quartier, qui lui ont donné son ancien nom et reste attaché à une section : « *Fontaines Chaudes* », située au sud du Bourg. *Islet à Goyaves* ne désignant plus que

le petit îlet se trouvant au large de Malendure, connu également sous le nom d'Ilet de Pigeon.

Si le goyavier est à l'origine du nom du quartier, d'autres arbres désignent différentes sections actuelles : ce sont *Fromager*, *Courbaril* et *Cafeiere*.

D'autres doivent leur nom à un trait particulier dans le paysage, c'est le cas pour *La Lise*, une lise étant des sables mouvants près de la mer et c'est ce qu'était cette zone avant d'être comblée et où a été tracé le stade de Pigeon. *Galet*, *Falaise* ont un rapport avec la portion de côte qu'ils désignent. Quant à *La Pointe* et *L'Ilet de l'Ermitage*, c'est dit le Père *Labat*, à cause des trous qui les parsèment et qui font penser à des cellules d'ermites.

La Pointe des *Trois Tortues* doit son nom à 3 petits récifs à fleur d'eau qui ressemblent à trois tortues émergeant. La Pointe à Lézard, un des endroits les plus secs de la commune est encore peuplée d'iguanes connus sous le nom de « Lézard ».

L'Anse à Sable fut longtemps considérée comme une sablière, ce qui est difficilement imaginable quand on voit le peu de sable qu'il reste, et *l'Anse à la Barque* par sa profondeur et sa configuration a toujours été un port et un havre gardé par 2 forts qui en interdisaient l'accès en temps de guerre.

D'autres lieux-dits ont un rapport avec l'histoire, c'est le cas de la *Pointe Batterie*, qui rappelle l'ancien fort disparu qui défendait l'anse de Malendure. C'est aussi *Dépot*, qui ramène au temps où la route n'existait pas ou n'existait que par portions mal entretenues, et où tous les échanges se faisaient par voie maritime. A *Dépot*, étaient stockées les marchandises à exporter (sucre, sirop, café) et étaient débarqués les produits destinés aux habitants du quartier.

Des personnages importants laissèrent un nom à un site, c'est le cas du Sieur *Lostaut* (Rivière *Lostaut*) qui fut capitaine du quartier à la fin du XVII^e siècle et du Sieur de St. Amour *Pigeon*, capitaine du quartier au XVIII^e siècle. C'est aussi le cas du Sieur *Monchy*, marguillier à l'époque de la reconstruction de l'église (1827).

D'autres lieux-dits doivent leur nom aux propriétaires des habitations qui y étaient installées ; c'est le cas notamment pour la Rivière *Bourceau*, pour *Bois Malher*, *Desmarais* ou *Marsolle* (Dos et Anse *Marsolle*).

I — *Les hommes et les cultures*

Le site de Bouillante, avec ses rivières pérennes et abondantes dans la partie nord de la commune (Rivière Lostaut, Rivière Bourceau, Rivière de Bouillante) a été habité dès la venue des hommes en Guadeloupe.

Les *Arawaks* y ont laissé quelques traces reconnues à Machette, quelques morceaux de poterie, le reste du matériel archéologique ayant été enlevé avec le sable et irrémédiablement perdu. Quelques vestiges qualifiés de Caraïbes sont découverts épisodiquement, et des grottes (en fait, des abris sous roche) existent sur le territoire de la commune, (Ravine du Marquis, Thomas). Aucune étude scientifique n'ayant été faite, il n'est pas possible de préciser davantage, et l'on ne peut qu'affirmer que le site fut fréquenté par les précolombiens.

D'ailleurs les auteurs du XVII^e siècle s'accordent à reconnaître que les premiers colons français, poussés par la famine s'installèrent sur les jardins caraïbes, et ce fut vraisemblablement ce qui s'est passé avec les premiers habitants du quartier.

Petite communauté de quelques dizaines de personnes, engagées en fin de contrat dont nous ne connaissons le nombre exact qu'à partir de 1664, et ceci grâce au recensement effectué lors de la création de la 2^e Compagnie des Indes Occidentales.

Bouillante se trouvait dans la part dévolue au Sieur de Boisseret, beau-frère du gouverneur Houël, la souveraineté du quartier fut transféré sans problème lors de la cession de propriété aux Messieurs de la Compagnie, ce qui ne fut pas le cas pour l'autre partie.

Ce recensement nous apprend qu'à cette date, soit 1664, il y avait 48 cases sur le quartier, dans lesquelles se trouvaient :

102 hommes, 34 femmes, 49 garçons et 9 filles soit un total de 194 blancs ;

110 esclaves dont 41 hommes, 34 femmes, 18 garçons et 17 filles.

De plus y vivait une famille de nègres libres comprenant le père, la mère, 2 filles et 1 garçon, soit 5 personnes.

A cette époque donc, le quartier comprend une population à majorité blanche, soit un surplus de 79 personnes.

En poussant l'analyse, nous remarquons que si la population noire est assez équilibrée ; 42 hommes pour 35 femmes, 19 garçons pour 19 filles, il n'en est pas de même pour la popu-

lation blanche. Et dans la répartition de celle-ci, l'on remarque que beaucoup de cases ne comportent qu'un nombre restreint d'habitants; 3, 2 ou même une seule personne. Signe qu'une majorité sont des « petits blancs », engagés ayant achevé leur contrat et installés à leur compte.

Quelques-uns sont mieux lotis et possèdent un nombre d'engagés et de nègres suffisant pour commencer une « habitation » digne de ce nom. Ce sont par exemple, Joseph Bourceau, huguenot de la Rochelle, qui en plus de sa famille a 2 engagés et 13 nègres, ou Arrians Van Spiegle, hollandais installé en Guadeloupe après avoir été chassé du Brésil en 1654, qui a avec lui 10 blancs et 9 nègres. Ils sont tous deux à l'origine des sucreries de Bouillante.

Car le sucre reste l'activité prépondérante pendant tout l'ancien régime et Bouillante, malgré des conditions moins favorables que le reste de la Guadeloupe, n'échappe pas à cette industrie. La canne est plantée partout où cela est possible, en association avec les autres cultures traditionnelles : tabac, culture reine des débuts de la colonisation, vivres et coton entre autres.

La limite climatique se situant approximativement à la hauteur du bourg actuel de Bouillante, le nord de la commune, qui possède une pluviométrie suffisante permet la culture de la canne, alors que le sud, plus sec, était réservé de plus en plus au coton. Cette limite est de nos jours plus particulièrement observable en période de carême, et les rivières pérennes se trouvent d'ailleurs toutes dans la partie nord.

En 1671, lors du rattachement de la Guadeloupe au domaine royal, un recensement très complet est effectué. Il nous apprend qu'il existe 8 sucreries et qu'une 9^e est en construction, ce qui est vraiment le maximum possible. Cela donne une indication sur la place que le sucre a pris dans l'économie. La canne est partout où on peut la planter, mais la technologie reste bizarrement en retard car tous les moulins sont à bœufs alors que depuis l'arrivée des Hollandais du Brésil, la technologie des moulins à eau est introduite en Guadeloupe.

Or, sur les 9 sucreries, 2 sont tenues par des Hollandais du Brésil ; (Josse Pitre et Arrians Van Spiegle) et aucun ne possède de moulin à aubes alors que plusieurs sites s'y prêtent.

A cette date (1671), nous trouvons une grande surface plantée en vivres, en savane et en cannes et nous notons la disparition totale du gingembre et presque totale du tabac qui

n'est plus cultivé que sur 2 petites parcelles de terre. Par contre, on note l'apparition du coton sur 3 petites parcelles.

Puis d'après les sources disponibles, l'économie du quartier semble périlcliter. La Grande-Terre est en pleine expansion et l'économie a définitivement pris le pas sur l'intérêt stratégique et humain.

Les sucreries les moins bien placées entrent en veillesse, et, dès les années 1680, il n'en reste plus que 2 en fonctionnement. Il faut pourtant signaler l'année 1687 où l'on en réactive 2 et où l'on a bâti une indigoterie (peut-être la transformation d'une sucrerie) qui disparaîtra rapidement.

On peut, peut-être, lier ce sursaut aux événements politiques, c'est-à-dire, l'application de la Révocation de l'Edit de Nantes aux Antilles, (1687) qui touche particulièrement la Guadeloupe, une grande partie des sucriers de confession protestante s'étant enfuie dans les îles anglaises (Antiques, Barbade), hollandaises (St Eustache), ou danoise (St Thomas), d'où une désorganisation temporaire de la fabrication du sucre.

Mais le XVII^e siècle se clôt à Bouillante avec 2 sucreries en fonctionnement.

Le XVIII^e siècle se caractérise par une stabilisation à 3, avec une anomalie dans le recensement de 1707 où 10 sucreries sont signalées.

Lorsqu'approche la Révolution, 2 fabriques importantes sont bien installées; elles ont leur moulin à aubes, ce qui a nécessité un gros travail, surtout pour celui de l'habitation Desmarais, pour lequel on est allé chercher l'eau loin dans la montagne (au Trou à Diable). Les autres moulins de 4 à 2 suivant les années fabriquent uniquement de la guildive ou taffia, mots usités pour désigner le rhum.

La période post-révolutionnaire (recensement de 1796) nous apprend même que seules, les 2 plus importantes sucreries ont résisté, l'une sur laquelle est resté le propriétaire qui deviendra commissaire du gouvernement le 5 thermidor an X, continue à fabriquer du sucre et du rhum (sucrerie Chalvet), l'autre, dont les propriétaires ont émigré, ne fabrique que des sirops.

Au XIX^e siècle, 3 sucreries avec moulins à aubes fonctionnent, ce sont celles dont il reste des vestiges (La Lise, Lemoine et Desmarais), et une 4^e avec moulin à bêtes à Malendure. Elles fermeront peu à peu, Malendure d'abord, puis Desmarais, après la dernière guerre. Celle de Pigeon est vendue au début du

siècle présent par les filles Poirier qui en avaient héritée à M. Lemoine qui l'a transformée en caféière mais dont les moulins tournent encore actuellement pour fabriquer de la glace (2 roues) et de l'électricité (1 roue).

La dernière sucrerie à résister fut celle de la Lise appartenant à M. Marsolle et qui a fabriqué du rhum jusqu'en 1971.

Quoiqu'il en soit, la fabrication du sucre était irrémédiablement condamnée à Bouillante, aussi les habitants ont-ils cherché à la remplacer d'abord par le coton que nous voyons timidement apparaître dès 1671 et qui est négligé ensuite dans les comptes des recensements du début du XVIII^e siècle pour réapparaître en force en 1782 avec 983 500 cotonniers, et en 1784 où c'est devenu la principale culture du quartier avec 780 carrés soit 740 ha, pour disparaître pratiquement en 1790 où 8 carrés, soit 7,5 ha sont cultivés sur 19 cotonneries soit à peine une moyenne de 0,4 carré soit 39 ares par cotonnerie. Ce déclin se poursuit jusqu'en 1813 où il a complètement disparu pour réapparaître timidement en 1818 avec 21 carrés (20 ha) sur 4 habitations et se stabiliser dans une culture marginale ; (1822 : 34 carrés, 32,28 ha sur 3 habitations cotonnières).

Parmi les cultures destinées à l'exportation, le cacao puis le café ont leur place. Le cacao n'apparaît pas dans les documents du XVII^e siècle, la canne et le sucre requièrent toute l'attention des habitants et des autorités et les documents en notre possession font apparaître cette culture avec le café et les bananiers à la fin de l'ancien régime (1782) où 6 000 cacaoyers voisinent avec 1 045 600 caféiers et 218 000 bananiers.

Donc une diversification certaine des cultures, et en superficie cultivée, cette période marque la prépondérance du coton avec 740 ha, due à la demande internationale en liaison avec l'essor de l'industrie cotonnière.

Cette culture est suivie par le café avec 551 ha, les vivres 270 ha, puis, plus loin derrière, la canne avec 74 ha et le cacao avec 7 ha. Les savanes servant à l'élevage sont étendues (284 ha) et les bois, occupent naturellement la majeure partie du quartier avec 1 092 ha.

Les années 1782 à 1790, sont donc des années charnières pour les cultures. C'est cette époque qui en fait apparaître la plus grande variété.

Des essais ont été effectués, répondant en cela à la demande internationale, mais seul le café résistera au XIX^e siècle, où par

exemple en 1818, l'on en trouve 227 ha alors que 625 ha de terres précédemment cultivés sont laissés en friches.

A cette même époque, 44 habitations cultivent le café, alors que seulement 4 le coton, 3 la canne et 1 le cacao. Chiffres éloquentes, mais pour se maintenir la culture du café a besoin d'être encouragée par la création de primes par caféier planté, par exemple, par l'arrêté du 2 novembre 1854. Une commission est d'ailleurs créée en 1862 à Bouillante, afin de vérifier si les caféiers déclarés plantés le sont effectivement.

Cette évolution verra son aboutissement à notre époque. la seule culture qui soit vraiment active dans la commune reste celle du café qui se pratique sur des caféières que l'on pourrait qualifier de résiduelles ; la main-d'œuvre étant trop onéreuse pour pouvoir concurrencer les cafés d'autres provenances, les récoltes se font sur la base du partage de la récolte entre le propriétaire et le récolteur, et, une partie des grains, de plus en plus importante n'est pas ramassée.

En outre, on peut signaler les bananes avec les légumes sur les hauteurs (village) et qui font vivre quelques petits agriculteurs.

II — *Population et événements*

Nous avons vu plus haut que le premier recensement (1664), indiquait la présence de 209 personnes sur tout le quartier et que le dernier indiquait 6497 personnes.

Entre ces deux dates, la population s'est accrue régulièrement par l'arrivée d'esclaves, d'engagés, de nouveaux arrivants d'Europe, et dans la deuxième partie du XIX^e siècle de travailleurs engagés d'Afrique et d'Asie. Egalement du surcroît des naissances sur les décès.

En 1671, on comptait 421 personnes dont 226 esclaves, 7 nègres libres et 1 mulâtre. Déjà, bien que ce quartier soit assez reculé, le nombre des esclaves l'emporte sur les libres de 31 âmes et les personnes de couleur sur les blancs de 59. Ce mouvement ne fera que s'amplifier, notamment pour le groupe des mulâtres.

En 1687, Bouillante compte 516 âmes (209 blancs, 264 esclaves et 33 mulâtres) ; en 1696, 624 âmes (269 blancs, 314 nègres et 41 mulâtres). Les nombres et les proportions sont à peu de choses près les mêmes pour 1697 (578 âmes), 1698 (598 âmes) et 1699 (622 âmes).

Le début du XVIII^e siècle poursuit une progression semblable : 548 âmes en 1710, 657 en 1711, 760 en 1714 et 884 en 1715. Le règne de Louis XIV se termine donc avec une population somme toute assez modeste et une proportion entre les groupes sociaux qui n'est pas encore disproportionnée.

Par contre, à l'approche de la révolution française, le pourcentage est nettement en faveur de la population servile, car, en 1782, on trouve à Bouillante, 1295 esclaves pour 189 libres dont 158 blancs, soit à peine 6,85 % de la population totale et en 1790, 2 094 personnes dont 250 blancs et 69 personnes de couleur libres.

Au début du XIX^e siècle, malgré les événements révolutionnaires après la remise en vigueur de l'esclavage, la population est restée stable : 2017 personnes dont 214 blancs et 111 libres de couleur.

L'abolition de l'esclavage définitif, cette fois, n'amènera pas au point de vue quantitatif une grosse différence, et, nous savons que le 2^e registre ouvert pour l'inscription des « nouveaux citoyens » le 26 septembre 1848, reçut 552 inscriptions. Le 1^{er} registre, non encore retrouvé contenait 869 inscriptions. Donc, en 1848, on peut supposer que le nombre des esclaves de la commune se montait à 1421 personnes. Le registre existant, montre la stabilité de cette population, l'énorme majorité étant née dans le quartier. Les apports extérieurs étant limités à quelques unités venant des autres quartiers de la colonie et ceci depuis une date très antérieure à l'abolition.

Par contre, après cette date, nous voyons apparaître pour remplacer la main-d'œuvre servile, des travailleurs engagés venant d'Afrique et des Indes Orientales. On en trouva quelques éléments dans toutes les habitations, mais ils semblent avoir été particulièrement nombreux sur l'habitation Grigne-au-vent appartenant à un M. Turlet dans les années 1860. Les problèmes les concernant ne tardent pas à survenir, notamment en ce qui concerne l'obéissance aux engagistes et le travail à fournir, désordres courant toute la colonie, ce qui amène le Gouverneur à demander la création d'une police composée uniquement d'indiens et que le Maire de Bouillante n'estime pas nécessaire, vu le petit nombre d'immigrants présents dans sa commune (1-07-1864).

Ensuite, la population croîtra régulièrement jusqu'au dernier recensement qui marque pour la première fois une légère diminution.

L'histoire événementielle de la commune est réduite à l'importance accordée au quartier par les autorités, et ce n'est qu'au XVII^e et au début du XVIII^e siècle que le quartier participe à part entière à l'histoire de l'île.

Bouillante a connu deux fois la visite des anglais. L'une en 1690, où ils débarquèrent à l'Anse à la Barque. Cette opération militaire se termina d'ailleurs par un échec et elle était surtout dirigée vers Basse-Terre. Le quartier n'y fut intéressé que sur sa périphérie.

L'autre, en 1703, fut plus sérieuse car les français, forts de l'expérience précédente avaient posté leurs forces, dont la Compagnie de l'Islet à Goyaves, à l'Anse à la Barque, ce qui empêcha les anglais de mettre pied à terre. Aussi, remontèrent-ils vers le nord et débarquèrent-ils au nombre de 4 à 500 à l'Anse de Bouillante. Comme la milice était absente, elle ne put défendre les maisons, l'église et le presbytère qui furent pillés et brûlés. Le père Labat, s'étend largement sur ces événements et suivant son habitude se donne un rôle prépondérant.

Ces faits tragiques pour le quartier furent les seuls qui touchèrent les biens et les personnes.

Un autre grand événement ne concerne Bouillante que par ricochet :

En 1717, les autorités ayant institué une nouvelle taxe, les petits habitants de la Côte sous le Vent se révoltèrent et constituèrent une sorte de comité révolutionnaire dont le siège se trouvait à Pointe-Noire. Ce comité recruta également sur la commune et lorsqu'il alla porter la protestation à Basse-Terre, une partie des habitants de Bouillante se joignit aux mutins. L'affaire n'alla pas comme en Martinique jusqu'au réembarquement du gouverneur et de l'intendant, mais elle démontre bien, par la personnalité des mutins et leur lieu de recrutement que ceux-ci sentent que le centre de gravité de l'île leur a échappé et, est désormais sur la Côte au Vent et de plus en plus en Grande-Terre.

Pourtant, la défense est organisée sur toute l'île et, le quartier rentre dans une ligne générale de fortifications. En 1730, le mémoire n° 80 du dépôt des fortifications, nous apprend que trois forts existent sur le territoire de la commune.

Le premier, à l'emplacement du phare de l'Anse à la Barque, fait pendant à celui qui est situé en face sur la commune de Vieux-Habitants ; il est armé de 2 canons.

Le second, sur la Pointe Lézard, armé également de 2 canons dont on trouve les restes sur place.

Le troisième, à Malendure sur l'actuel centre de plongée du Club Méditerranée. Un nom rappelle l'ancienne destination du lieu, puisque l'emplacement est appelé Pointe Batterie.

La milice, tout au moins dans son commandement avait une organisation immuable, elle comprenait ; 1 capitaine, 1 capitaine en second, 1 lieutenant, 1 enseigne, 1 aide-major, 2 sergents et des hommes en nombre variable. Elle était formée par les habitants qui se transformaient en soldats lorsque le danger s'approchait, mais, les grades en plus des avantages financiers qu'ils amenaient conféraient un prestige social certain.

La révolution, comme dans les autres quartiers amena sa perturbation dans la vie quotidienne avec son lot d'émigrés. 105 personnes d'après un état dressé en 1795 quittèrent la commune, en général pour la Martinique. La guillotine fut dressée devant l'église de Pigeon, d'après des traditions orales difficilement vérifiables et elle fit comme ailleurs des victimes.

L'abolition de l'esclavage n'a pas laissé à notre connaissance de traces écrites sur la façon dont elle a été ressentie et vécue à Bouillante, sinon, de façon administrative par l'inscription de 1421 nouveaux libres nés en majorité sur les habitations de la commune. Par contre, l'épidémie de choléra de 1865-66 a laissé dans certaines familles un horrible souvenir. Elle a frappé les imaginations par la rapidité de la mort et par le fait que les personnes décédées étaient enterrées sur place et non dans le cimetière.

D'après des statistiques dressées le 8 juin 1866, elle fit de 10 à 15 % de morts sur la commune. La tradition orale et le registre courrier départ (1862-1867) confirment la thèse de l'extension de l'épidémie par Basse-Terre, car les premiers atteints furent des jeunes gens de famille qui étaient allés à un bal donné un chef-lieu.

Elle commença à Pigeon où, le 20 novembre 1865, les 3 premières personnes atteintes sont signalées. Ce fut, MM. Almicar Marsolle, Léon Macaire et Mme Philogène Adonis. Pigeon fut la section la plus éprouvée et le point de départ de l'épidémie qui se répandit dans toute la commune, Village étant touché le 25 novembre, soit 5 jours plus tard.

Le 2 février 1866, un bilan provisoire établit que « 211 pères, mères, chefs de familles » sont morts et qu'environ 500

personnes ont été atteintes par la maladie qui semblait avoir disparu à cette date, mais qui réapparaît le 17 février suivant faisant 18 morts de plus.

Après cette dure épreuve, la vie continua et amena peu à peu le modernisme. Ainsi, une école est ouverte en 1867 par un instituteur venant de Petit-Bourg, la commune d'après le maire était depuis longtemps privée d'instituteur. Les frères de Ploërmel ayant dû quitter la commune après 1848. Mais, malgré la publicité faite par le curé, les parents semblent peu pressés d'y envoyer leurs enfants. Mais, cette école se maintient, car en 1903, il existe au bourg, 1 classe de filles et 2 classes de garçons, classes dont une est transférée à Village pour la création de l'Ecole de la section.

Au point de vue scolaire, en 1903, nous trouvons une école d'une classe à Pigeon, 1 classe de filles et une classe de garçons au bourg, 1 classe à Village, soit 4 classes, ce qui est nettement insuffisant notamment en ce qui concerne les filles, aussi, la municipalité propose-t-elle en 1904, la création de 2 classes mixtes à l'école de Pigeon, puis en 1906 la transformation de l'école de Village en une école mixte à mi-temps.

Si lors de la création de la première classe, les habitants envoyèrent-ils leurs enfants sans empressement, lorsqu'en 1908, des bruits coururent sur la suppression des écoles de Pigeon et Village, une protestation véhémement s'éleva obligeant au maintien de ces écoles.

Le modernisme se manifeste par des petits faits, comme le passage en octobre 1913 d'un cinéma ambulant dit « cinéma américain » et des faits plus importants comme la création d'un service de colis postaux en 1908. Les colis amenés par le vapeur doivent être transbordés à l'aide d'un canot faisant la navette entre le bateau côtier et le rivage à Bouillante et Pigeon. Car, jusqu'en 1922, date de l'ouverture de la route moderne, il n'existait que de mauvaises portions de chemins pompeusement baptisés Route coloniale n° 2, si mauvaises que le maire écrit au gouverneur en 1909 pour se plaindre que « les herbes ont envahi la route et que les ornières profondes mettent en danger les piétons et les cavaliers qui utilisent cette route pour amener les marchandises sur le rivage à tête d'homme ». Aussi, les relations avec les autres communes et particulièrement Basse-Terre se faisaient-elles en canots (voiles et rames), et au début du siècle en bateau à vapeur, dont la Compagnie des Bateaux à vapeur maintenait un service régulier. Une de leur unité en

provenance de Basse-Terre faisait une halte régulière le lundi et le vendredi. Le transport par voie maritime continua après la disparition des bateaux à vapeur dans l'entre-deux-guerres, très tard vers notre époque, surtout pour le transport des marchandises et occasionnellement pour le transport des personnes.

Conclusion

La grande originalité de Bouillante était surtout et avant tous ses sources thermales auxquelles on prêtait des valeurs curatives.

Ainsi, le Père Dutertre ; l'Abbé Biet, de retour de l'expédition de Guyane qui avait échouée, passa trois mois en Guadeloupe en 1654. Pris de douleurs rhumatismales, il était venu se faire soigner à Bouillante et, il nous décrit le lieu de sa cure.

Le Père Labat nous en parle abondamment avec force détails. Il décrit la mare dans laquelle les sources se déversaient et qui près de la mer était recouverte par moment et continuait à fumer et à bouillonner. Cet emplacement devait être assez impressionnant car une légende raconte qu'un cavalier et son cheval ont été engloutis par la vase.

Ce marécage a été depuis peu comblé, et à l'emplacement ont été construits : le complexe sportif, l'école primaire, la maison des jeunes et a été foré le puits géothermique BO 3, productif régulier de vapeur abondante.

D'autres personnages plus ou moins célèbres y ont fait des relevés de température et des analyses d'eau à différentes époques.

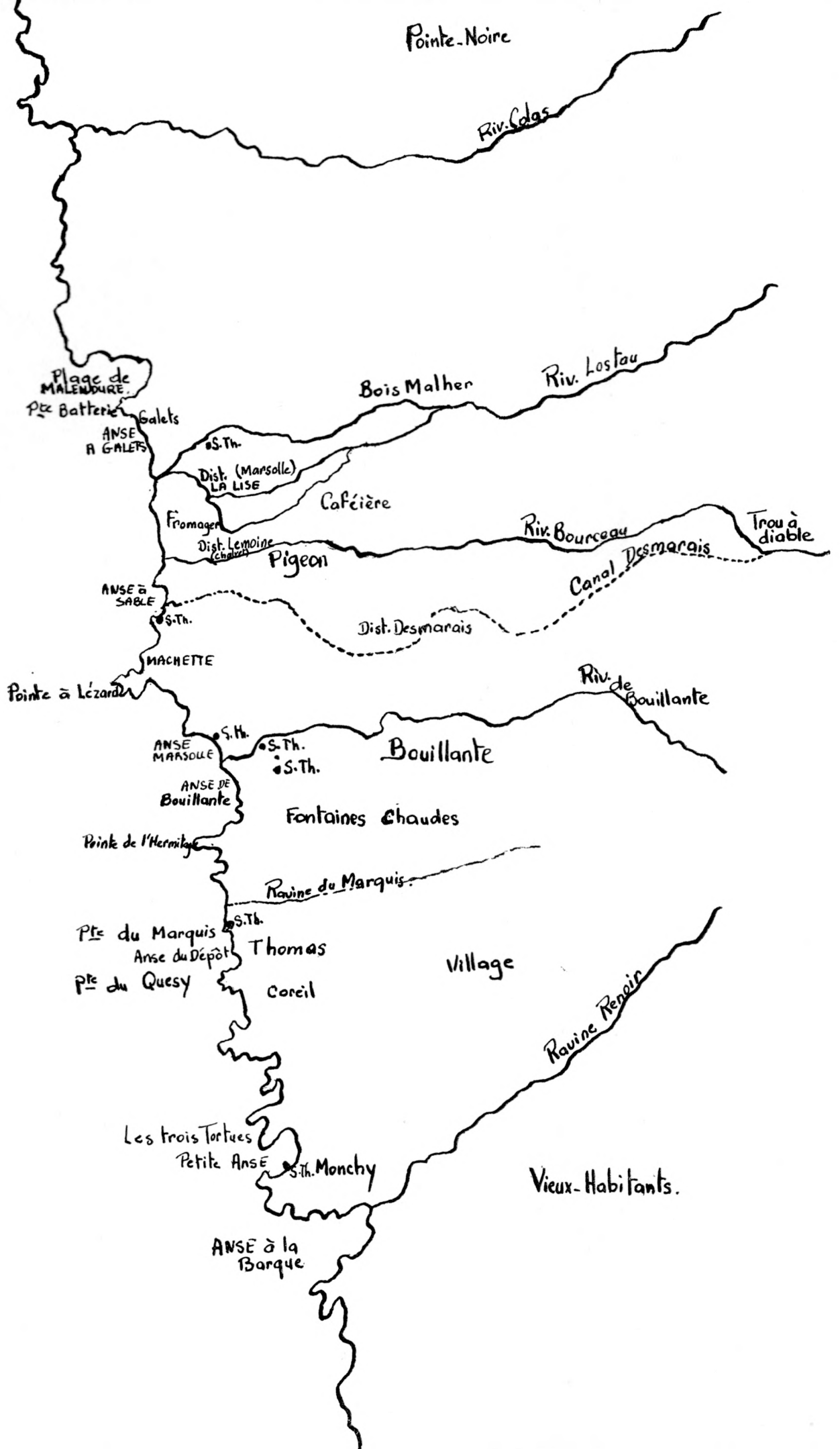
En 1788-89, Happellachenaie, en 1802 Félix Lherminier, en 1812 M. Dupuy, chef du service pharmaceutique de la colonie, en 1841, le géologue Charles de Ste Claire Deville observe des jets de vapeur de 100° et 100° 2.

Plus près de nous, les forages géothermiques, bien que moins prometteurs que prévu fournissent de la vapeur abondante sur 2 puits, le troisième ayant un débit plus faible. Un autre, inexploitable a été rebouché.

L'enquête d'Intérêt public qui vient d'être lancée laisse présager la fourniture d'électricité géothermique pour un avenir proche et peut-être le début d'une nouvelle « histoire », en rupture avec le passé traditionnel.

Un centre Psycho-Pédagogique est en construction à Desmarais.

Ilets à
Goyaves
ou
de Pigeon



● Source thermale

D'autres projets sont faits pour Bouillante. Ils devraient permettre la création d'emplois sur place et enrayer l'exode de ses habitants : un complexe hôtelier à la Pointe Lezard et d'autres projets plus ou moins avancés.

Quoiqu'il en soit, la commune de Bouillante se trouve à un tournant. L'agriculture ne peut fournir de travail à tous, l'avenir pour certains se trouve dans une mutation économique qui est souhaitée par une partie de la population, mais redoutée par l'autre.

On peut espérer que cela se fera sans causer trop de dégâts et sans de trop brusques et grandes perturbations.

Gérard LAFLEUR.

Sources et Bibliographie sommaire

- Père Raymond BRETON : Relations de l'Île de la Guadeloupe. T. 1. Société d'Histoire de la Guadeloupe 1971.
- Père LABAT : Nouveaux Voyages aux îles de l'Amérique. Edité en 1792. Réimp. en 1972 par Horizons Caraïbes.
- Bouillante en Guadeloupe : Paroisse St Louis. Père Camille FABRE. Comporte notamment une liste complète des curés et maires de Bouillante.

Archives Départementales de la Guadeloupe.

- Recensements : 1664 : G 1 - 469
1671 : G 1 - 468
1664 à 1728 : G 1 - 469
1er Vendémiaire An V (1796) : G 1 - 500
- Album de géographie historique : Extraits d'Archives 1682 - 1818.
- Liste des émigrés de la commune de Bouillante : G 1 - 497 n° 61.

Archives Municipales :

- Registres « Courrier Départ » 1862 à 1867 — 1903 à 1908.
- Registre « Nouveaux Citoyens » 2^e Registre 1848.
- Registres d'Etat Civil : Séries incomplètes de 1801 à nos jours.